

Jonas Mekas

# Debout parmi les choses

Poèmes 1948-2007

Traduction du lituanien  
par Stéphane Bouquet, Jean-Baptiste Cabaud, Miglė Dulskytė,  
Roxana Hashemi, Anne Portugal, Ainis Selena, Marielle Vitureau,  
avec la participation de Tadas Bugnevičius

Avant-propos de Michaël Batalla  
Préface de Stéphane Bouquet

**NOUS**  
MMXXIV



## Mekas traduit

par Michaël Batalla

Ces images, j'en saisis certaines dans le monde « réel »,  
et je les filme ; d'autres viennent de bien plus profond  
et je n'ai aucun contrôle sur elles.

Jonas Mekas, *Je suis cinéaste et poète*<sup>1</sup>

Les écrits de Jonas Mekas relèvent de registres variés et peuvent être rangés en quatre groupes principaux : les chroniques et les critiques de cinéma ; les journaux et brefs récits ; les lettres ; les poèmes.

En Europe, le principal éditeur de ces textes est la maison d'édition allemande Spector Books, basée à Leipzig. C'est chez Spector que sont notamment publiées en anglais les œuvres littéraires essentielles de Mekas, comme l'intégralité du « Journal de New York », les « Conversations avec des cinéastes » ainsi que le « Requiem pour une machine à écrire »<sup>2</sup>.

En France, sous le titre *Ciné-Journal, un nouveau cinéma américain (1959-1971)*, les articles critiques rédigés en anglais ont été rassemblés et traduits par Dominique Noguez. Ce registre d'écriture est à la fois l'espace où Mekas élabore sa pensée critique du cinéma et

celui dans lequel il tient chronique régulière de l'intense activité artistique des années 1960 aux États-Unis, principalement à New York. Les *Lettres de nulle part*, miscellanées des réflexions de Jonas Mekas sur la culture, écrites en lituanien entre 1994 et 1995 pour le *Journal du paysan de Vilnius*, ont quant à elles été traduites en français par Marielle Vitureau. Ces deux ensembles, les chroniques et les lettres, ont été publiés par les éditions Paris expérimental, respectivement en 1992 puis en 2003. D'autre part, on dispose depuis 2004 en français sous le titre *Je n'avais nulle part où aller*<sup>3</sup> du plus célèbre volume du Journal, couvrant la période qui va de 1944 à 1955 : l'exil de Lituanie, l'errance des frères Jonas et Adolfas dans l'Europe de l'après-guerre, leur départ et l'arrivée en 1949 à New York. Signalons enfin, dans le registre des brefs récits, un volume grand format publié en 2007 en français qui restitue une expérience de récit de rêves menée par Mekas durant les années 1978 et 1979<sup>4</sup>.

En complément de ces textes et des livres conçus par Mekas lui-même, depuis 2022, année du centenaire de la naissance de l'artiste, d'autres publications, composites pour la plupart, plus hagiographiques, ont vu le jour, dont quelques-unes en français<sup>5</sup>. Ajoutons, pour être tout à fait complet, les quelques articles et poèmes traduits de l'anglais publiés dans *Trafic*, la revue de cinéma éditée par les éditions P.O.L.

On le comprend, sinon très ponctuellement, la poésie est absente du corpus traduit en français, et c'est tout le sens de cette démarche éditoriale inédite et de l'énorme travail d'équipe dont nous livrons ici le résultat que de combler ce manque. Qu'outre l'anglais<sup>6</sup>, le français soit la première langue à recevoir la poésie lituanienne de Jonas Mekas est certes une contingence ; il aurait sans doute pu en être autrement.

Mais on peut croire qu'il ne s'agit pas tout à fait d'un hasard, tant l'attachement de Mekas à la France était réel et construit de longue date. Ainsi savons-nous que la traduction que nous publions aujourd'hui est attendue depuis longtemps par les très nombreux amis et admirateurs francophones de l'œuvre cinématographique de Jonas Mekas desquels la poésie demeure mal connue.

Jonas Mekas commence à publier ses poèmes à la fin des années 1930 dans quelques revues lituaniennes. Mais son premier recueil d'envergure, les *Idylles de Semeniskiai*, paraît finalement bien plus tard, à Cassel, en Allemagne, en 1948. Il s'agit d'un ensemble de 26 longs poèmes narratifs et descriptifs à travers lesquels Jonas Mekas explore la mémoire de son enfance et de son adolescence paysannes. La force de ces poèmes tient en ce qu'ils fixent dans une forme en équilibre entre tradition et modernité les caractéristiques ancestrales d'un monde que la guerre a fait disparaître. Seul livre écrit en Europe, les *Idylles* constituent un classique de la littérature lituanienne.

Par la suite, les livres de poésie de Jonas Mekas paraîtront à Chicago, New York et Vilnius, cela à partir des années 1960 jusqu'en 2018. Progressivement, l'effervescence poétique du New York des années 1950 et 1960 va entraîner Mekas vers une écriture plus expérimentale, mieux à même de rendre compte de ses nouvelles impressions et des situations qu'il rencontre. Tout comme se révèle son cinéma, sa poésie se fait plus immédiate, plus concentrée, les grandes formes narratives sont abandonnées au profit d'une approche beaucoup plus minimale, visuelle et sonore, dont le mot devient la mesure en lieu et place de la phrase.

Mais pour autant que sa poésie se transforme et passe même à l'anglais, fidèle à sa propre histoire Jonas Mekas ne reniera jamais

aucune des étapes de son évolution. Avec ce volume composé de sept livres, il est désormais possible d'apprécier l'ampleur et de percevoir la régularité de son écriture poétique et de comprendre la poésie de Mekas en tant que composante à part entière de l'œuvre globale dont le versant cinématographique l'a jusqu'alors emporté en France.

Précisons pour finir qu'à notre connaissance jamais Jonas Mekas n'a eu le projet de rassembler ses poèmes lituaniens en tant, précisément, qu'ils étaient écrits en lituanien, sa langue natale<sup>7</sup>. Pour autant, le choix de l'équipe de traduction a été de laisser de côté les poèmes écrit par Mekas en anglais, au motif qu'ils constituent un ensemble particulier, non encore rigoureusement établi à ce jour et qui reste à traduire. C'est aussi parce qu'à travers le lien à cette langue natale, que Mekas aimait et qu'il connaissait pour ainsi dire « par cœur », on mesure la profondeur de son lien aux poèmes et aux images qu'ils contiennent.

Connaître par cœur sa langue natale — comme on dit pays natal — est sans doute une connaissance de poète... une langue bien sûr parlée de par le monde dans la diaspora mais essentiellement liée à son sol, cette terre lituanienne qui constitua tout au long de sa vie le socle de la mémoire de Jonas Mekas et l'une des sources essentielles de son art.

## Notes

1 Traduit de l'anglais par Jean-Luc Mengus pour le n° 90 de la revue *Trafic* (P.O.L, 2014), ce poème a été écrit en 1999 et a paru initialement dans le catalogue *Jonas Mekas*, sous la direction de Barbara Engelbach, Kasper König, Hans Ulrich Obrist et Julia Peyton-Jones, publié par le musée Ludwig à Cologne et la Serpentine Gallery à Londres chez Koenig Books en 2008.

2 Ces titres sont indiqués entre guillemets car à ce jour ils n'ont fait l'objet d'aucune édition en français. À noter aussi que les responsables de cette maison d'édition préparent actuellement un livre destiné à documenter et à clarifier la controverse historiographique ouverte aux États-Unis à la fin des années 2010 au sujet des engagements politiques de jeunesse de Jonas Mekas, entre 1941 et 1944, en Lituanie.

3 Publié aux éditions P.O.L, collection Trafic, traduit de l'anglais américain par Jean-Luc Mengus. Titre original *I Had Nowhere to Go*. Première édition à New York en 1991, chez Black Thistle Press, adaptée du manuscrit original rédigé en lituanien et traduit en anglais par l'auteur avec l'aide de sa compagne Hollis Melton et de son ami l'écrivain Vyt Bakaitis. L'édition la plus récente étant bien celle parue en anglais chez Spector Books à Leipzig en 2017.

4 Jonas Mekas, *Ma vie nocturne*, Vilnius, Baltos Lankos, 2007. Traduction Marc Ulrich.

5 Jonas et Adolfas Mekas, *Ligne(s) de vie*, Vilnius, Post Scriptum Littera, 2021. Traduction Marielle Vitureau.

6 La poésie lituanienne de Jonas Mekas a été traduite en anglais par son frère Adolfas et par leur ami l'écrivain Vyt Bakaitis.

7 La table des matières des volumes parus successivement chez différents éditeurs sous le titre générique *Poezija* depuis 1971 a évolué pour ainsi dire naturellement, intégrant progressivement les livres de poésie que Jonas Mekas a publié tout au long de sa vie, à intervalles irréguliers. La dernière édition en date, *Poezija*, dir. Julius Ziz, Vilnius, Odilė, 2021, sur laquelle est basé le présent ouvrage, comprend un volet significatif des poèmes anglais américains traduits en lituanien.





## La poésie est la chose même

par Stéphane Bouquet

### I

Semeniškiai est le village natal de Jonas Mekas — au nord-est de la Lituanie, à quelques encablures de la frontière lettone. En 1922, quand Mekas naît, dans une famille de fermiers, il n'est pas difficile de se faire une vague idée du lieu : rural, industriel mais peu industrialisé, pluvieux, très pluvieux et un tantinet éloigné de la capitale et même, à vrai dire, du chef-lieu. Perdu en somme. On peut voir des images de Semeniškiai dans un film ému de Mekas, *Réminiscences d'un voyage en Lituanie*, tourné en 1971, où l'on assiste aux retrouvailles du cinéaste et de sa mère qui ne s'étaient pas revus depuis vingt-sept ans. Si on habitait New York alors (alors c'était le rideau de fer), il ne suffisait pas de vouloir aller à Semeniškiai pour pouvoir aller à Semeniškiai : il fallait savoir négocier. Écoutons Mekas un peu longuement car c'est le temps que dureraient les négociations : « À Moscou, je me suis dit que je pourrais rendre visite à ce rédacteur [de la *Pravda*, journal officiel]. J'ai demandé aux organisateurs du festival de m'appeler un taxi pour aller le voir. Ils ont paniqué. Ils ne savaient pas qui j'étais, j'étais peut-être un espion... J'ai réussi à

y aller, et ce fut parfait. Le rédacteur en chef et moi, on a bu du thé ensemble et il m'a demandé ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui dis que j'aimerais rendre visite à ma mère. Il prit le téléphone et arrangea tout très vite, enfin, je pus aller à Vilnius... À Vilnius, le représentant lituanien de l'Union Soviétique me proposa d'aller chercher ma mère et de l'amener à Vilnius pour que l'on se voie. J'ai refusé car je voulais retourner chez moi dans mon village. Ils me dirent que c'était impossible d'aller au village, que cela ne se faisait pas, que cela ne s'était jamais fait. Je leur dis que j'allais revoir mon ami rédacteur à la *Pravda*, à ce moment-là ils ont accepté... Puis ils m'ont demandé : 'Mais vous voulez filmer votre mère?' J'ai répondu oui, que j'avais avec moi ma caméra Bolex... Ils m'ont dit que ce n'était pas professionnel une Bolex, qu'ils allaient m'envoyer un camion avec plein d'éclairages, des cameramen, tout ce qu'il faut pour faire des belles images. J'ai répondu que ce n'était pas nécessaire, que cela ne marchait pas comme ça, que je n'en voulais pas mais ils ont insisté et du coup il y eut toujours le camion à un kilomètre de moi qui attendait le moment où j'allais avoir besoin de leur aide... »<sup>1</sup> Comme on le sent, revoir le village comptait pour Mekas. Revenir au village, retrouver, reparcourir, refaire, redire. Re- est un dispositif très mekasien comme en témoignent les reprises, répétitions et refrains innombrables. Cette poésie veut toujours re- : « Quelqu'un chante// très tristement/ très tristement// pas bien/ pas bien. » Plus tard, bien plus tard, en 2019, Mekas sera enterré à Semeniškiai. La boucle était donc bouclée pour lui mais il n'avait jamais lâché le fil qui constitue la matière justement de ce livre : la poésie écrite en lituanien qu'il continuera à écrire toute sa longue vie américaine, comme s'il poursuivait pour lui-même une sorte de murmure intime, ancien.

D'abord, Semeniskiai donc. Le premier livre de Mekas s'intitule *Idylles de Semeniskiai*. Publié en 1948, à Cassel, en Allemagne, où Mekas et son frère ont vécu dans un camp de « personnes déplacées », les *Idylles de Semeniskiai* sont des souvenirs d'enfance du village auquel Jonas Mekas voulait demeurer fidèle, peut-être parce qu'il trouvait à s'y promener en pensées un certain réconfort. Au reste, déjà occupé par les Russes, il lui était impossible désormais d'y retourner car il avait commis dans sa jeunesse un poème violemment anti-stalinien. Sans doute eut-il raison d'être prudent car on sait ce que son « Épigramme contre Staline » valut de déboires, et de mort, au pauvre Ossip Mandelstam. Demeurent donc les souvenirs. Souvenirs n'est d'ailleurs peut-être pas le mot idoine, car le livre ne contient que très peu d'anecdotes biographiques. Évocation irait sans doute mieux ou reminiscences justement, remontées involontaires d'images du puits de la mémoire : anamnèses des paysages, des activités agricoles, des ciels, du marché au bourg, du bétail et des fruits rouges qu'on cueille à la lisière des bois dans des poèmes qui mélangent volontiers les temps (passé, présent, futur) comme pour dire qu'il s'agit avant tout de faire sentir la temporalité cyclique de la nature et de la vie paysanne. C'était hier, ce sera demain. La suite de poèmes, au fil du cycle des saisons, accumule des motifs qu'on ne cesse de retrouver, réarrangés en une sorte de fugue incessante destinée à chanter la joie et la beauté perdues de ce monde villageois. Le premier poème qui s'ouvre et se ferme sur les mêmes vers est une autre façon de dire que ce monde est comme fermé sur lui-même. Quelque chose ici est clos et se tient lumineux dans le souvenir. Champs, puits ou portes qui grincent, troupeaux, moissonneurs, femmes en fichus, charrettes ou carrioles, gens à genoux dans la terre glaiseuse arrachant les pommes de terre,

innombrables effets de la météo qui organise bien sûr les travaux et les jours, dans ce poème qui pourrait être une version moderne des *Géorgiques*. Lumière donc, averse de lumière, arbres qui craquent, vent dans les feuilles, crépitement ou ruissellement de la pluie sur les toits. C'est ici comme une combinatoire du souvenir : les choses, les mêmes, ne cessent de donner d'autres images, d'autres poèmes.

Ces images s'articulent d'ailleurs selon un principe linguistique qui n'est pas sans évoquer ce que deviendra plus tard le cinéma de Mekas. Plutôt que d'être articulées en une structure syntaxique élaborée, elles s'additionnent les unes aux autres dans la phrase en une litanie de « et » et de « comment », au point qu'il arrive que la logique des phrases se perde, et qu'on ne sache plus trop où se trouve le sujet. Faire image-souvenir du monde consiste finalement à en accumuler les détails à mesure qu'ils arrivent au présent des choses sans se soucier de tisser trop de liens. Le monde sera là, à la fin, de toute façon : désordonné et émouvant.

Il n'est bien sûr pas indifférent que pour dire son amour du village perdu, Mekas ait commencé son œuvre par les *Idylles de Semeniskiai*. D'abord et surtout parce que ces poèmes paysans font signe vers une œuvre fort peu connue en France mais qui est considérée comme l'acte fondateur de la littérature lituanienne. Depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, où l'on avait commencé à écrire en lituanien, la littérature était surtout constituée de textes religieux. Et puis vint Kristijonas Donelaitis (1714-1780). Avec *Les Saisons* (qui fut publié de manière posthume en 1818), Donelaitis donna ses titres de noblesse littéraire à cette langue, en inventant notamment un vers qui pouvait rester fidèle au mètre et au ton de la langue. Tel était le premier but de l'œuvre de Donelaitis : mettre le lituanien au niveau des autres

langues européennes, littérairement parlant. Mais cette épopée qui relatait la vie des paysans à Vyžlaukis avait aussi un autre objectif. Les Prussiens qui dominaient alors la Lituanie méprisaient, du haut de leur culture et de leur savoir-vivre, ce peuple paysan qu'ils appelaient les « porteurs de *vyžos* » — chaussons en écorce tressée. Ils voulurent germaniser la contrée et jeter ces sales godillots. Le chant épique de Donelaitis avait donc le projet politique de s'opposer à l'acculturation prussienne en vantant, pour le dire dans le jargon d'aujourd'hui, la noblesse des subalternes<sup>2</sup>. Les parallèles entre les livres de Mekas et de Donelaitis sont évidents : même exaltation de la vie paysanne, même insistance sur les marqueurs saisonniers. Il est donc possible de supposer que cette déclaration d'amour à Semeniškiai vaut, de la part de Mekas, lutte et cri de révolte contre la soviétisation du pays après l'occupation par les troupes de l'Armée rouge. On se souvient que Mekas n'aimait pas du tout Staline. Ce sont ces *Idylles* qui valurent à Mekas sa célébrité en Lituanie lorsque le livre put enfin être publié à Vilnius en 1972 — peu de temps, c'est à noter, après son voyage filmique. On sent que Mekas avait dû continuer à négocier ferme avec les autorités soviétiques pour garder un pied au pays.

Au sortir de la guerre, Jonas et Adolfas vécurent, au sud de l'Allemagne, dans des camps de personnes déplacées. De longs mois qui sont finalement devenus des années puisque le temps passait comme un rien. « Et bientôt,/ ce fut la neige,/ elle fumait sur les collines, sur les forêts de Wilhelmshöhe.// Et puis même cet hiver-là a passé,/ et l'été, et puis l'automne encore,/ et l'été d'après nous regardions les forêts qui couraient à flanc de coteaux ». Jonas en profite pour faire des études de philosophie à Mayence et puis, ayant trouvé un contrat de travail à Chicago, les deux frères s'embarquent pour les États-Unis.

C'est à Brooklyn, où il s'installe, que Mekas écrit *Réminiscences*. Ce recueil consacré aux souvenirs de son errance à travers l'Allemagne obéit au même procédé que les *Idylles*. Chaque poème convoque des images-souvenirs, des paysages-écrans faits cette fois-ci de baraques, de flancs de coteaux, de vigne, de vergers, de gare détruite, de route poussiéreuse, de fleuve, de péniches sur le fleuve, de ville à l'horizon. Et dans ces paysages, le poète place des personnages réels, connus, aimés, dont il chante la présence élogiaque. « Et pourtant, Madame Marija, / maintenant je pense à vous, / et à toi Aldona avec Biruté, et / Rasa, et Otis, courant au village avec le pot à lait / ou jouant sous le pommier avec sa fille — / maintenant tous je pense à vous. » Bien qu'on suppose que la situation ait pu être par moments difficile — logements vétustes, nourriture et vêtements rares, couvertures trop légères pour des nuits trop fraîches, etc. — le sentiment d'ensemble qui se dégage de ce recueil est une sorte d'étonnant bonheur apaisé et léger. C'était déjà l'effet des *Idylles*, où le monde paysan pré-industriel et certainement dur aux corps qu'il décrit semble miraculeusement délesté de toute violence étouffante. Si Mekas dit parfois la difficulté, il ne s'appesantit pas dessus. Car le principe n'est pas pour lui de décrire le monde réel (qui a eu lieu) mais plutôt de se souvenir. On a presque le sentiment que le fait de se souvenir suffit à lui procurer de la joie et que la matière du souvenir compte moins que le travail en soi de la mémoire. C'est prise dans la gangue du souvenir que chaque chose atteint sa qualité essentielle : « chaque heure, / chaque chose touchée, chaque / être, horizon, arbre, / enraciné au cœur même / du souvenir, se fait précieux et inarrachable. » C'est dans son cinéma que Mekas trouvera sans doute l'expression la plus proche de l'effet qu'il recherche. Mekas y filme des choses anecdotiques, transitoires, quelconques, un

## Idylles de Semeniškiai

1948





## Première Idylle

Ancestral, le ruissellement de la pluie

Ancestral, le ruissellement de la pluie sur les branches,  
le tonnerre des grands tétras dans l'aurore rouge de l'été,  
ancestral, notre patois d'ici :

pour dire les champs blonds d'avoine et d'orge,  
les bergers et leur feu solitaire dans le vent humide de l'automne,  
la récolte des pommes de terre,  
dire les chaleurs suffocantes de l'été,  
l'éclat blanc de l'hiver, les traîneaux carillonnants sur des routes sans  
fin.

Et les chariots lourds de troncs coupés, la pierre des jachères,  
les poêles en briques rouges et les champs calcaires ;  
et, lors des veillées à la lueur des lampes, dans la grisaille des champs  
d'automne,

dire les chariots des marchés du lendemain,  
les chemins inondés et défoncés d'octobre,  
la récolte mouillée des pommes de terre.

Ancestrale, notre vie ici : de longues générations  
ont foulé les champs et laissé des traces,  
chaque arpent recèle toujours la voix et le souffle des ancêtres.  
À ces mêmes puits froids  
ils abreuvaient au retour leurs larges troupeaux,  
et quand les sols de terre se creusaient,

que les murs des chaumières commençaient lentement de s'effriter,  
dans ces mêmes trous ils récoltaient l'argile jaune,  
le sable doré, dans ces mêmes champs.

Et quand nous serons partis à notre tour,  
d'autres iront s'asseoir sur les pierres bleues à la lisière du champ,  
ils faucheront les prairies foisonnantes et laboureront les pentes;  
et quand, au retour du labeur, ils se mettront à table,  
chaque table parlera, chaque cruche d'argile,  
chaque poutre du mur;  
ils se rappelleront les larges fossés jaunes de gravier et de sable  
et les champs de seigle ondulant dans le vent,  
les plaintes de nos femmes à la lisière des champs de lin,  
et cette odeur — la première fois dans une nouvelle ferme! —  
le parfum de mousse fraîche.

Ô, ancestral le trèfle en fleur,  
les chevaux qui s'ébrouent dans les nuits d'été,  
et le frou-frou des rouleaux, des herses et des charrues,  
le lourd grondement des meules des moulins,  
le chatolement blanc des foulards des femmes sarclant le potager;  
ancestral, le ruissellement de la pluie sur les branches,  
le tonnerre des grands tétras dans l'aurore rouge de l'été,  
ancestral, notre patois d'ici.

## Deuxième Idylle

Comme le printemps embaume !

Avec le vent tiède, avec les premières rafales de pluie,  
l'écorce des aulnes se réchauffe et une frêle couleur verte  
illumine les buissons.

Et le long des ruissellements, le long des rigoles noires  
où se mêlent en moussant les eaux et le froid de la neige,  
dans les creux, dans les broussailles humides,  
dans les mares d'eau ;  
déjà, blancs et jaunes, apparaissent les chatons des saules.

Dans l'air, une humidité fraîche, une odeur de vent et de froid,  
mais bien vite les fossés ruisselleront, les pâturages sécheront  
et le long des ruisseaux, des fossés, des granges humides  
surgiront les grappes jaunes des soucis d'eau.

Et toute la cour embaume : les bourgeons,  
les planches entassées au soleil,  
le gel léger, les tas de pommes de terre éventrés,  
les premières jeunes herbes embaument.  
Et le vent doux apporte des buissons  
cette odeur d'aulne et de sapins,  
l'odeur des jeunes cônes du houblon, celle des chatons et du  
feuillage ;  
et des champs, celle de l'eau fraîche,  
des lisières des prairies, des monticules qui s'assèchent

des premiers tussilages\*, de l'herbe à verrues et des pissenlits, cette  
odeur,  
odeur des flaques inondées, des coins ensoleillés, de la dernière neige  
demeurée, sale, au plus profond des fossés.

Et quand parmi les buissons jaunes déjà de jeunes pousses dorées  
s'élèvent les premiers sifflets des fifres en saule,  
les coups légers des manches des couteaux,  
ah, l'hiver vraiment n'est plus ! Vraiment le printemps est là !

---

\* Pour nommer les plantes, certains oiseaux et aussi les outils, en particulier dans les *Idylles*, Jonas Mekas utilise différents lexiques : agricole, technique, régional. [Les notes sont de l'équipe de traduction.]

### Troisième Idylle

Bientôt, bientôt, le temps des labours

Ô, divin sera ce Pâques!  
Comme le soleil nous réchauffe, comme fondent à la hâte  
les dernières plaques de neige!  
Les nuages tièdes, orageux et le vent :  
c'est l'odeur du printemps...

Écoute comme les vaches meuglent avec force,  
humant l'odeur venant des champs,  
comme elles piétinent impatientes dans leurs stalles!  
Et les gars, ayant enfilé leurs sabots en érable blanc,  
font rouler les rondins, et une sciure jaune et parfumée  
s'insinue dans les chaussettes, leur coule le long du cou  
et ils regardent, les saluant de leurs casquettes grises,  
comment, de retour, loin au-dessus des bouleaux, cacardent les oies,  
et les longues files des grues.

Bientôt, bientôt, la brise asséchera la terre,  
les sillons gonflés de vase se tasseront  
et les premiers travaux printaniers des champs commenceront,  
et alors, ho et han! dans tous les champs  
et ho et han!  
Écoute, comme résonne la forge au bout du village,  
comme par les portes ouvertes brille et brûle le four  
et pataugeant dans la cour humide, les hommes

poussent les tombereaux, les moissonneuses et les charrues  
ou traînaient devant la porte  
en regardant comment Petras de Tuino s'efforce de lancer  
le marteau par-dessus le toit, mais le marteau retombe  
sans avoir atteint la moitié du toit et Žaldokas,  
noir de suie dans son long tablier,  
rit en se tenant le ventre... Et soulevant le plus lourd des marteaux,  
il bat le fer comme si de rien n'était!  
Oh, personne ne peut le surpasser, Žaldokas,  
il est le seul à pouvoir lancer le marteau par-dessus le toit,  
mais lui n'a pas le temps pour ces jeux!

Il doit ferrer les chevaux, ajuster les rayons des nouvelles roues,  
(les moyeux ont bien gonflé dans la rivière sous le saule),  
il faut tout préparer pour les travaux des champs,  
les labours et les semis, tant que les jours restent oisifs,  
tant que Pâques n'est pas arrivé.

## Quatrième Idylle

Forêts vertes des pins, sveltes femmes

Avec le vent printanier et les gerbes de pluie,  
dans le vert limpide des bourgeons, autour des granges,  
arrive l'odeur des pins, pousses de l'année, résine, bois coupé.

Et quand ma main se pose  
sur l'écorce marron craquelée

je le sens, ce premier frissonnement du printemps,  
odeur du terreau noir.

Et, il me semble, non, ce n'est plus l'écorce des forêts que je touche  
de ma main

et, il me semble, oui, c'est tout simplement vous, femmes de mon  
village,

qui auriez fait halte au sommet des collines jaunes de sable,  
observant les hameaux éparpillés des environs

perdues dans vos pensées, écoutant attentives le merle piaillant  
dans la hauteur.

Du haut de vos collines, vous l'entendez, le grincement des  
balanciers des puits,

le claquement des fouets et le tintement des seaux,  
vous les entendez, nos charrettes allant cahotant  
sur les premiers gels,

vous accompagnez les traîneaux carillonnant des mariés,  
les tombereaux oscillant vers le marché,  
les charrettes de betteraves ou les lourds chariots de troncs,

les cages du bétail bêlant.  
Et quand dans la chaleur du milieu de l'été,  
parmi vos troncs odorants,  
sur la douillette mousse verte de vos collines  
se propage le tumulte joyeux des soirs de danse,  
chatoient les rubans de nos femmes  
et qu'en rythme martèle le tambour,  
vous soupirez, sveltes femmes des collines.

Vous accueillez les premiers pas des enfants,  
quand leurs doigts doux caressent l'écorce rêche,  
les jeunes filles écoutent vos soupirs, nuits de langueur —  
nos chaumières sont recouvertes  
de vos planches blanches et odorantes.  
Et ainsi, toujours, ayant fermé les yeux d'un mort,  
les hommes rassemblés creusent un trou à vos pieds,  
y descendent le cercueil de pin blanc  
et tout le village, tête nue, chante,  
comme il chante pour tous ceux  
qui laissent derrière eux une chaumière de bois,  
les prairies en fleurs, l'odeur blanche de la terre,  
l'ébrouement des chevaux, les fêtes éclatantes des samedis  
et une cuillère en érable blond.



## Mots isolés

1967



## I. Images

1

Quelqu'un  
debout,

enfoncé  
dans  
l'eau.

Rien  
ne  
semble  
le  
déranger —

Calme  
et  
immobile  
debout  
il  
regarde,

le  
flotteur  
remue,

le  
brouillard  
flotte.

2

Et  
la  
pluie  
repleut.

Et  
allongé  
ainsi  
j'écoute,

la  
pluie  
de  
gouttes  
éclate

au  
sol,

comme  
une  
pluie  
même  
jusqu'à  
l'âme.

3

Quelqu'un  
d'assis

au  
verger  
ombragé.

Regarde,  
les  
pommiers  
vibrent  
de  
chaleur,

tremble  
le  
ciel  
des  
tilleuls.

4

Juste  
une image,

saule  
et  
rivière  
l'oiseau  
ballant,

le soleil  
brûlant  
les lèvres  
de la  
rivière,

juste.

5

Au midi  
de soleil  
blanc

brûlent  
les barques  
immo-  
biles.

Je  
suis  
là,

et  
ni  
vent  
ni  
voix.  
Seul  
de  
la baie  
le bruit  
lointain



d'un  
bateau mo-  
teur.

6

Quelqu'un  
d'assis  
au  
bord.

Regarde,  
le  
ciel  
se  
reflète,

les  
herbes  
bougent.

Il  
lève  
encore  
les yeux  
au  
loin.

## **Table**

<b>Avant-propos</b>	7
<b>Préface</b>	13
<b>Idylles de Semeniškiai</b> 1948	31
<b>Réminiscences</b> 1951	83
<b>La parole des fleurs</b> 1961	113
<b>Mots isolés</b> 1967	145
<b>Seul je marche</b> 1971	239
<b>Journaux</b> 1970-1982	285
<b>Mots et lettres</b> 2007	369